

LE CLAN DES TÊTES CHAUDES

par

M^{lle} Zénaïde FLEURIOT

Illustrations de P. DUFAU



Éditions Saint-Remi

– 2009 –

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

LE CLAN DES TÊTES CHAUDES

CHAPITRE PREMIER

LE JOUR DE L'OUVERTURE AU CLOS D'HAULT

Botté jusqu'aux genoux, crotté jusqu'à l'échine, M. du Galadoc, sa journée de chasse finie, s'en allait à grandes enjambées vers sa demeure. Il n'était plus jeune ; de longs fils blancs serpentaient dans la barbe négligée qui ondulait sur sa poitrine ; des rides nettement dessinées s'entrecroisaient sur son visage maigre, à l'ovale allongé.

Il marchait à grands pas, la haute taille courbée en avant : ce qu'expliquait la lourdeur du carnier qui ballottait sur son dos. Tout en marchant, il sifflait des airs de chasse : ce qui faisait dresser les oreilles au beau chien couchant qui le suivait et qui paraissait plus fatigué que son maître. La boue noirâtre attachée aux poils fauves de son poitrail et de ses pattes prouvait qu'il ne s'était point ménagé et qu'il avait poursuivi le gibier aussi bien par eau que par guérets¹.

Il faisait à peu près nuit quand le chasseur pénétra dans le faubourg de la petite ville qu'il habitait. Ce faubourg aboutissait à une rue étroite, escarpée et pavée de pierres pointues.

Dans le faubourg, les portes des maisonnettes étaient ouvertes, et sur le seuil se groupaient les principaux membres de la famille ouvrière. M. du Galadoc, en passant devant ces groupes, échangea des saluts et répondit aux sourires par des gestes pleins de cordialité.

¹ Guéret : Terre labourée et non ensemencée (NDE).

Dans la rue aux Pignons, la solitude se fit profonde. Les boutiques y étaient rares et les façades constellées de rideaux bien tirés sur des fenêtres bien closes, qui semblaient parfaitement insensibles aux coquetteries du soleil couchant.

En ces maisons logeaient des magistrats en retraite, des propriétaires, des armateurs, des marchands retirés du commerce, toutes sortes de gens qui se servent du soleil comme d'un luminaire indispensable, mais qui se moquent de son éclat radieux. D'ailleurs, ses rayons ont la mauvaise réputation de brûler les rideaux et de faner les tapisseries : ce que n'admettent pas les personnes très soigneuses de la province, où tout s'exagère volontiers, même l'ordre.

Ce ne fut pas ce genre d'exagération que rencontra M. du Galadoc en pénétrant dans sa maison appelée le Clos d'Ahault. Située à l'extrémité de la rue, sur une sorte de promontoire rocheux, elle surplombait au-dessus d'une ravissante vallée.

La porte qu'il ouvrit, encastrée dans un mur à moitié écroulé, n'était guère plus solide que le mur lui-même, et, dans la cour triangulaire qui se déployait derrière l'habitation, régnait un complet désordre. Des outils de jardinage étaient jetés çà et là sur le sol, les feuilles de chou, des fanes de carottes se soulevaient sous le vent ; M. du Galadoc écrasa sous ses lourds souliers un chapeau qu'il ne voyait pas, il dut sauter par-dessus des tas de cailloux dressés en pyramides pour arriver jusqu'à la loge de Castor, abritée par un perron aux marelles disjointes.

Castor avait de la paille fraîche dans sa grande niche à fronton de pierre, son abreuvoir plein d'eau claire était un saladier écorné en vieux Rouen, qu'un connaisseur eût arraché avec indignation de cette place abjecte.

« Allons, repose-toi, mon vieux camarade, dit le chasseur, qui plongea sa main dans l'eau et la passa sur le museau brûlant de Castor ; tu as encore bien mérité de la patrie et du clan des Têtes Chaudes aujourd'hui. Je ne te donnerais pas pour mille francs. »

Au grincement des gonds répondit, dans l'appartement où entraient M. du Galadoc, un cri si étrange qu'il s'arrêta court.



Le chasseur pénétra dans la petite ville

« Oh ! papa, fermez la porte, dit une voix claire et perlée, fermez-la bien vite. »

Et une enfant d'une dizaine d'années se leva dans l'ombre. Comme sa tête atteignait juste à la hauteur de l'œil-de-bœuf, qui était le modeste auxiliaire de la porte vitrée dans l'éclairage de l'appartement, et que le soleil, délaissant les maisons aux fenêtres revêches de la rue aux Pignons, lançait par cette vitre ovale ses derniers rayons d'un rouge orange, ils entourèrent d'un nimbe un visage rose et une chevelure blonde.

« Voilà ! Bengale, voilà ! dit M. du Galadoc en donnant un coup de talon à la porte, qui tressauta sur ses gonds rouillés. Tu soignes sans doute un chat, écorché par tes grands frères ?

— Oh ! papa, je garde le petit enfant.

— Quel petit enfant ?

— Celui qui est arrivé à midi.

— Ventre-saint-gris ! s'écria M. du Galadoc, qui jurait comme Henri IV quand une émotion violente le saisissait, qu'est-ce que tu dis là ? »

Il avait fait trois grandes enjambées en parlant, et il se baissa sur une corbeille posée sur une table.

Bengale souleva un pan de mousseline, et le soleil couchant, qui décidément s'attachait à la vieille maison, enveloppa d'un rayon d'un blanc laiteux un petit paquet surmonté d'une tête ronde, toute petite.

« Fille ou garçon, Bengale ? s'écria M. du Galadoc.

— C'est un garçon, papa. »

M. du Galadoc jeta son chapeau de feutre au plafond, et, le rattrapant fort adroitement afin qu'il ne retombât pas sur le poupon, il s'écria :

« Ce sera un chasseur, Bengale, ce sera un chasseur, puisqu'il m'arrive un jour d'ouverture. Où est le clan ?

— Dans la galerie, papa. Écoutez, on se bat. »

M. du Galadoc courut à une porte et se trouva face à face avec deux garçonnetts qui luttaient corps à corps.

Il les sépara en distribuant deux gifles vigoureusement appliquées, et, jetant un coup d'œil sur trois autres personnages

diversement occupés dans cet appartement qui avait été le vestibule de l'habitation, il dit du ton dont il parlait à Castor :

« Ici, le clan, ici ! »

Un grand blondin qui lisait dans un coin, un jeune homme brun qui faisait du filet, une jeune fille coiffée à la chinoise qui marchait brusquement, rejoignirent les deux lutteurs qui tâchaient de remettre un peu d'ordre dans leurs vêtements.

« Messieurs, dit M. du Galadoc en essayant de froncer le sourcil, ne savez-vous point que votre mère est plus malade ? »

Les lutteurs baissèrent la tête.

« Personne ne faisait de bruit, papa, dit la jeune fille d'une voix hardie ; mais Colomban et Corentin s'amuse toujours à lutter ensemble maintenant.

— Même quand leur mère peut en souffrir, dit M. du Galadoc d'une voix tonnante.

— Elle est beaucoup mieux, s'écria Corentin en se glissant derrière son père ; M. le curé et M. le docteur l'ont dit à Charles et à Roland.

« Mon Dieu ! papa, quelle belle chasse ! »

À peine cette exclamation était-elle jetée que M. du Galadoc était, bon gré mal gré, dépouillé de son carnier. En un clin d'œil, perdreaux, lièvres, bécasses s'en échappèrent au profit du clan : grands et petits avaient pris leur part du butin.

« Rendez-moi mon gibier, s'écria M. du Galadoc, je vais le montrer à votre mère. »

La raison parut suffisante aux enfants, qui s'empressèrent d'obéir, et M. du Galadoc, prenant son carnier par les courroies, franchit l'escalier qui montait au premier étage, suivi à la sourdine par Corentin.

Comme il mettait le pied sur le palier, une femme sortit vivement d'un appartement, dont elle ferma doucement la porte.

« Qui est-ce qui vient là en faisant craquer si fort les marches ? demanda-t-elle d'une voix rude. Ah ! c'est vous, Monsieur ! Il est bien temps, ma foi, que vous arriviez. On s'est tout de même passé de vous.

— Comment va ma femme, Michelle ?

— Pas trop mal, sinon les défaillances.

— Elle a eu des défaillances ?

— Et elle en a encore. Le docteur, qui la soigne pourtant depuis un an, trouve ça tout simple ; mais c'est un bon vivant qui a peur de nous mettre en inquiétude. Avez-vous vu notre beau garçon ?

— Oui, dans un panier.

— Dame, Monsieur, il fallait bien s'occuper d'abord de la mère. Et puis il s'est trouvé que le berceau avait un pied de cassé. Si vous aviez été ici, vous l'auriez remplacé, mais vous étiez à vos amusements. Qu'est-ce qui sent si fort que cela ? Si ce sont vos bottes, il faut vous déchausser avant d'entrer chez Madame. Elle en aurait une faiblesse.

— C'est mon gibier qui a cette odeur, je croyais lui faire plaisir en lui apportant mon carnier.

— Ah ! les hommes, les hommes ! dit Michelle toujours dans l'ombre. Donnez-moi ça, Monsieur, la place de ces bêtes est dans ma cuisine. Madame n'en a que faire.

— Un instant, je voudrais au moins lui porter des perdrix.

— J'en ai une, » dit une voix.

Et Corentin leva le bras. Sa main enserrait une jolie perdrix grise qu'il avait gardée dans l'intention de l'offrir à sa mère.

« C'est assez, dit Michelle. Corentin, ne restez pas longtemps dans la chambre de votre maman et ne vous cachez pas dans les coins, ou j'irai vous en tirer par les deux oreilles. »

Cela dit, elle s'éclipsa dans l'ombre du corridor et M. du Galadoc entra dans l'appartement de sa femme et marcha sur la pointe des pieds jusqu'au lit, placé au fond de la vaste pièce et sur lequel une veilleuse jetait une pâle lueur.

Sur ce lit, la couverture blanche dessinait un corps long et mince, et sur l'oreiller s'appuyait une tête couverte d'épais cheveux blonds qui avaient sur les tempes des reflets gris. Ils encadraient un beau visage au front très noble, aux grands yeux, au nez droit, aux lèvres sculpturales.

M. du Galadoc, saisi par l'immobilité de ces beaux traits, se tourna brusquement vers un personnage assis au pied du lit.

« Docteur, dort-elle ?

— Elle sommeille, mon cher ami.

— Vous n'avez aucune inquiétude ?

— Aucune... jusqu'à présent. »

Comme il prononçait ces paroles consolantes, les paupières de Mme du Galadoc se soulevèrent.

« Avez-vous fait bonne chasse, César ?

— Superbe, ma chère, et je vous apportais mon carnier bien rempli, quand Michelle a imaginé de dire que l'odeur du gibier vous incommoderait.

— Il m'aurait peut-être incommodée, mon ami.

— Qu'en pensez-vous, docteur ? » dit M. du Galadoc en s'adressant au personnage assis dans un fauteuil.

Le docteur, les mains croisées sur sa poitrine, tournait ses pouces en écoutant ce dialogue ; il se leva et, se rapprochant du lit :

« Le gibier a une odeur exquise, dit-il avec un sourire de gourmand, et ce qui plaît aux gastronomes ne peut déplaire à la femme d'un Nemrod¹ qui, comme son ancêtre, est un grand chasseur devant l'Éternel. Mais il me semble que tout le gibier n'a pas été confisqué par Michelle. C'est, ma foi, une bien belle perdrix qui vous est offerte, Madame. »

Son œil perçant avait vu Corentin se glisser dans la ruelle et placer devant les yeux de sa mère la superbe perdrix qu'il avait arrachée du carnier.

Les mains de Mme du Galadoc se levèrent ; l'une d'elles caressa le plumage de l'oiseau, l'autre entoura le cou brun de Corentin.

« Madame, Madame, dit le docteur, pas de secousses, pas d'émotion. Mon petit ami, donnez-moi cet oiseau, et allez jouer avec vos frères, auxquels vous recommanderez de ma part d'être un peu moins bruyants. »

¹ Nemrod : Homme qui aime beaucoup la chasse. Ce mot fait référence au roi Nemrod, personnage biblique (Gén. X, 8-11), qui était un grand chasseur (NDLE).

Corentin n'eut garde d'exécuter la première partie de cet ordre ; il ne livra point la perdrix au médecin, mais décampa en toute hâte.

« Je suis volé, voilà ma perdrix aux choux qui s'échappe, dit le docteur en riant.

— Mon cher, il me reste des perdreaux qui seront un rôti de roi, dit M. du Galadoc. Voulez-vous venir en goûter dimanche prochain ? Mme du Galadoc vous en fera les honneurs.

— Dimanche... dans deux mois peut-être, dit le médecin qui avait mis ses lunettes pour mieux examiner la malade. Vos perdreaux seraient par trop faisandés.

— Vous allez tenir Mme du Galadoc deux mois sur ce lit ? dit l'époux quasi avec colère.

— Ce n'est pas moi. S'il ne tenait qu'à moi, nous ferions honneur à votre gibier cette semaine. Mais un long repos s'impose et je n'ai pas à vous apprendre que la maladie, hélas chronique, de Mme du Galadoc n'a pas encore cédé aux remèdes. Vous voulez me parler, Madame ? »

Il se pencha sur le lit et Mme du Galadoc balbutia quelques paroles.

« Vous êtes mille fois bonne, dit-il, et vous avez toujours encouragé mon péché mignon. Mais j'en prends Galadoc à témoin. Ne vais-je pas me faire arracher la barbe par Michelle, si je fais mine de lui prendre ses perdreaux ?

— Quand je souffre, Michelle baiserait la trace de vos pas, docteur, murmura Mme du Galadoc.

— Je crois bien, j'ai été beaucoup mieux traité que M. le curé, qu'elle a en grande vénération pourtant, mais qu'elle aurait volontiers mis à la porte aujourd'hui. Elle prétendait que vous n'aviez nul besoin de vous confesser. Moi, je laisse faire mes malades. Ah ! cette brave fille ! Elle est venue me chercher à mon cercle et je n'ai pas eu la permission de prendre le temps de retirer mon enjeu. Elle m'avait saisi par le bras, et, lorsqu'elle est agitée, qu'elle a sa coiffe relevée sur son chignon, il ne fait pas bon lui résister. »

Il prit la main de Mme du Galadoc et ajouta en se tournant vers son mari :

« Pas de bruit, n'est-ce pas ? pas d'enfants bruyants. Je reviendrai demain de très bonne heure. Bonne nuit, Madame. »

Il s'en alla vers la porte, suivi par M. du Galadoc, qui marchait sur la pointe des pieds.

« Avez-vous une garde ? demanda-t-il à voix basse.

— Je ne sais, j'étais à la chasse ; mais Michelle aura pensé à tout.

— Vous croyez ? Il faut la veiller cette nuit.

— Je m'en charge, mon cher docteur.

— Vous ?

— Moi ; je l'ai toujours fait.

— Mais n'aurez-vous point une terrible envie de dormir après une pareille journée ?

— J'attendrai à demain. »

Ils échangèrent une poignée de main, et la porte se referma derrière le docteur. Il s'orienta dans le corridor sombre et descendit à tâtons un escalier de service qui aboutissait à la cuisine.



